

308 DISCOURS DE MESSIEURS
& disposer les Rois à ne faire qu'une
seule famille, & les nations qu'un seul
peuple!

R É P O N S E

*De M. l'Abbé DE LILLE, Directeur
de l'Académie Française, au Discours
de M. Le Mierre.*

MONSIEUR,

L'ACADÉMIE répond ordinaire-
ment au Public du choix de ses mem-
bres: aujourd'hui c'est le Public qui lui
est garant du vôtre; c'est lui qui a sol-
licité pour vous, & jamais sollicitation
n'a été ni plus pressante ni plus hono-
rable. Il est vrai que vous avez vous-
même brigué son suffrage & sa faveur
de la manière la plus puissante & la
plus sûre, par vos talens & vos Ou-
vrages.

Mais pourquoi faut-il que l'Acadé-
mie ne puisse se féliciter d'une acqui-
sition nouvelle, sans déplorer une perte?
Dans M. l'Abbé Batteux, elle regrette

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 309
un Littérateur estimable, un Ecrivain
élégant, un Dissertateur ingénieux, un
Grammairien habile, & un admirateur
éclairé de l'antiquité. C'est sans doute
cette admiration qui lui fit tenter une
traduction d'Horace, à laquelle il at-
tachoit peu d'importance. Il m'a dit
plus d'une fois qu'il n'avoit voulu que
faciliter l'intelligence de l'Auteur, sans
avoir jamais prétendu en représenter la
grâce, la force, ou l'harmonie. Je dois
en parler moins modestement que lui;
la gloire de nos Confrères morts est dou-
blement sacrée. D'ailleurs, si les Au-
teurs les plus difficiles à traduire sont
ceux qui ont le plus éminemment le
mérite du style, la supériorité d'Horace
en ce genre est une excuse pour son
Traducteur; nul Poète n'a plus de grâce,
& la grâce est plus intraduisible que la
force. Elle est aussi difficile à saisir qu'à
définir; elle n'a que des demi-mouve-
mens, que des formes heureusement indé-
cises: tout y est indiqué, rien n'y est pro-
noncé. Eh! que ne risquent pas, dans
le transport d'une Langue à une autre,
des beautés si délicates & si frêles!
Un autre mérite de ce Poète, non
moins effrayant pour le Traducteur,
ce sont ces expressions fécondes & har-

dies, qui, rassemblant à la fois plusieurs sensations, intérieurement enrichies des idées accessoires qu'elles représentent, donnent au style un élancement & une célérité qu'il est difficile d'atteindre. Mais je parle de difficulté, & non pas d'impossibilité: bien peu d'idiomes ont une beauté primitive & élémentaire: on peut dire des Langues ce que l'Orateur Romain disoit du discours: Il n'y a pas de matière plus molle, plus obéissante; les usages, les mœurs, les climats, les circonstances les façonnent de mille manières. Mais de toutes les impressions qu'elles reçoivent, celle du Génie est la plus puissante & la plus profonde; c'est lui qui les pénètre de sa force, les empreint de son caractère, les embellit de son éclat, les épure, les transforme; & quand ce prodige est fait, ne dites pas: Voilà la langue de ce peuple, de cette nation; dites: Voilà la langue de ce Poète, de cet Orateur. Je dirai plus; la Langue que je peignois tout à l'heure comme si docile & si souple, je pourrois, à d'autres égards, vous la peindre impérieuse, exigeante. En effet, elle n'avoue parmi les Ecrivains que ceux qui lui apportent des tributs nouveaux, & elle déshérite, si

j'ose ainsi parler, ceux qui n'accroissent pas son héritage: Or rien n'enrichit plus les Langues que leur commerce mutuel. Mais il en est de ce commerce comme de celui des peuples; pour faciliter les échanges, il faut commencer par vaincre les préventions & les antipathies nationales.

Au reste, si M. l'Abbé Batteux n'enrichit pas la Langue par ses traductions, il lui fit des présens estimables dans les Ouvrages qu'il composa depuis lui-même. Il a donné sur la Poésie & l'Eloquence des préceptes dont les étrangers lui font encore reconnoissans: non que je pense que ces préceptes soient absolument nécessaires au génie; les grandes méditations, les grands talens, les grands exemples, voilà la source des beaux Ouvrages. Il est une autre utilité des livres de préceptes, trop peu sentie peut-être; c'est, en répandant le goût & la connoissance des vraies beautés, de préparer aux bons Auteurs de bons juges.

Plus heureux encore que cet ancien dont le mot a été cité si souvent, M. l'Abbé Batteux pouvoit dire: Ce que j'ai dit, je l'ai fait. Il a pratiqué avec succès ce qu'il avoit pratiqué avec

312 DISCOURS DE MESSIEURS
goût. Chargé plus d'une fois de représenter l'Académie, on l'a entendu parler avec autant de mouvement qu'en comporte un discours qui n'a pas pour objet d'émouvoir une grande assemblée, avec toute la clarté, toute la justesse d'un esprit droit & lumineux; enfin avec autant d'esprit que pouvoit s'en permettre un disciple de l'Abbé d'Olivet, un ami de l'antiquité, & enfin un ancien professeur de cette Université célèbre à qui vous avez payé, MONSIEUR, le juste tribut d'une reconnoissance que je partage avec vous. On l'entendit sur-tout avec plaisir le jour qu'assis à cette même place il reçut le successeur du savant & infatigable éditeur de Cicéron; il remplit avec intérêt dans cette circonstance la fonction douloureuse d'un directeur chargé de féliciter le successeur de son ami: sa douleur n'ôta rien à la dignité du représentant de l'Académie, & celle-ci ne diminua rien de l'expression de ses regrets. Hélas! par une combinaison d'événemens bien remarquable, ce nouvel Académicien reçu par M. l'Abbé Batteux, c'étoit M. l'Abbé de Condillac, dont la mort funeste & prématurée a suivi de si près la sienne, & destiné à être remplacé dans
l'Académie.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 313
l'Académie le même jour que celui qui l'y avoit introduit.

Mais ne mêlons point ensemble les regrets de ces deux pertes, & livrons-nous du moins au plaisir de voir la première si avantageusement réparée. Plus d'un Ouvrage, MONSIEUR, vous a mérité la place que vous occupez.

Parmi ces Ouvrages, permettez que je distingue d'abord ceux qui ont attiré sur vous les premiers regards de l'Académie, & qui lui sont en quelque sorte personnels: elle se souvient avec plaisir de vous avoir vu au rang des Athlètes disputer & remporter ses prix; & dès-lors il étoit aisé de prévoir que vous seriez un jour au rang des ses juges.

Des joûtes académiques vous avez passé aux joûtes plus brillantes du Théâtre; & je conçois l'attrait qui a dû vous y entraîner. Le Théâtre en effet est le véritable empire de la gloire littéraire. Dans les autres genres, les suffrages sont épars, souvent perdus pour l'Auteur; il n'entend pas toute sa renommée, & les rayons de la gloire ne viennent que successivement & lentement se réunir enfin sur son front. Mais au Théâtre, c'est au milieu des acclamations, des cris de l'ivresse, dans le lieu même de son suc-

cès, & si j'ose m'exprimer ainsi, dans le champ de la victoire, que l'Auteur reçoit la palme & la couronne de l'élite brillante de la nation assemblée. Cette sensation de gloire qui doit aller profondément à l'ame, vous l'avez éprouvée, MONSIEUR, plus d'une fois. Des Tragédies pleines de la connoissance des effets du Théâtre, vous ont donné parmi vos rivaux un rang distingué. Dans le choix de quelques-uns de vos sujets, vous avez intéressé aux succès de vos Tragédies ce sexe dont la sensibilité, plus facile à émouvoir, est pourtant si flatteuse. C'est sous sa protection que vous semblez avoir mis *Hypermenestre* & *la Veuve du Malabar*. Dans l'une, il vous a su gré d'un héroïsme qui l'honore; dans l'autre, il vous a su plus de gré peut-être encore de l'héroïsme qui se dévoue pour lui: mais des situations intéressantes, une marche rapide, voilà ce qui a le plus efficacement protégé ces deux Pièces.

Si l'Envie vous objectoit qu'une partie de leur succès est due aux effets du Théâtre & du jeu des Acteurs, vous pourriez lui répondre qu'il y a un vrai mérite à prévoir ces effets; & le Public, accourant en foule à ces Pièces, achevera

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 315
la réponse, ou plutôt rendra toute réponse inutile: car dans ce genre les critiques sont obscures & passagères, la réfutation est éclatante & durable.

Dans les intervalles de vos succès au Théâtre, vous vous êtes exercé dans le genre didactique. Vous avez fait comme ces Peintres, qui, après avoir dans des tableaux d'Histoire déployé de grands caractères & l'expression touchante des passions, descendent quelquefois à des tableaux de genre, qui ne valent que par la beauté de l'exécution & la vérité des détails. Cette comparaison, MONSIEUR, rappelle de plus d'une manière votre estimable *Poème de la Peinture*, moins connu de cette partie du Public qui ne rapporte guère des vers qu'au Théâtre, mais estimé des véritables connoisseurs. Il est vrai, comme l'a dit Horace, que la Peinture & la Poésie sont sœurs, jamais sujet ne fut plus heureusement choisi, & votre Poème a resserré l'antique alliance & la fraternité de ces deux Arts.

Un autre sujet moins heureux peut-être en effet, mais plus fécond en apparence, est venu rire à votre imagination avec tous les charmes de la variété & l'intérêt d'un Poème national:

316 DISCOURS DE MESSIEURS
vous avez mis en vers les usages & les coutumes de votre pays. Ovide vous en avoit donné l'exemple & l'idée: mais combien son sujet lui offroit de ressources dont vous avez été privé! Notre Religion vénérable & sainte repousse la fiction; leur culte abondoit en mensonges rians. Plusieurs de leur usages avoient été choisis chez ces Grecs si polis & si ingénieux; plusieurs des nôtres sont nés chez des peuples barbares. Nos usages manquent sur-tout d'un but politique; les leurs étoient une seconde Législation qui gouvernoit le peuple par les sens. Ces cérémonies imposantes & religieuses qui accompagnoient les traités de paix & les déclarations de guerre, l'ouverture & la clôture solennelle de l'année; ces Bacchanales pleines de la joie tumultueuse du Dieu qu'elles célébroient; ces jours privilégiés des Saturnales, où la servitude rejetoit avec transport des fers qu'elle devoit trop tôt reprendre; ces fêtes riantes de Cérès & de Flore, la pompe majestueuse des triomphes, la magnifique absurdité des apothéoses; enfin toutes ces solennités, tantôt champêtres, d'un peuple agriculteur, tantôt militaires, d'un peuple conquérant; & dans

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 317
les derniers temps, toutes les richesses des nations vaincues, prodiguées dans ces fêtes des Souverains du monde, quel plus riche & plus magnifique sujet?

On ne m'accusera pas d'exagérer: & comment exagérer quand on parle de Rome? & encore je n'ai rien dit de la beauté du climat, qui les dispensoit d'enfermer dans des prisons l'âlegresse publique; de ces spectacles superbes étalés en plein air, & dont un soleil pur & un beau ciel auroient pu faire l'ornement & la décoration.

Vous n'aviez aucune de ces richesses, MONSIEUR, comme François, je l'avoue à regret; mais si l'on ne sent pas dans votre Poème l'inspiration d'un sujet heureux, on y reconnoît souvent celle du talent, & toujours celle de l'amour de la patrie, pour qui, vous le savez, MONSIEUR, comme il n'est point de climats affreux, il n'est pas de coutumes barbares. D'ailleurs, aux beautés nationales & locales vous avez substitué des peintures intéressantes en tout temps & en tout lieu, les grands spectacles de la nature, les phénomènes des saisons. En parcourant les campagnes, que

vous peignez avec intérêt, vous faififiez, vous consacrez les traces de la bienfaisance touchante qui va surprendre l'indigence sous le chaume * ; & dans la peinture que vous en faites le Public a reconnu avec plaisir les traits de la personne * auguste qui honore cette assemblée de sa présence, & dont je n'aurois osé bleffer la modestie, si l'éloge que vous avez fait de son cœur ne faisoit celui de vos talens.

Dans les éloges que vous êtes condamné à entendre de moi, je ne suis que l'écho des Gens de Lettres : ce sont eux encore qui reconnoissent dans vos beaux vers un caractère original, & sur-tout une heureuse rapidité, qualité si rare & si essentielle à la Poésie, qui doit toujours s'élaner & jamais s'appesantir. Telle qu'elle nous représente ces Divinités fabuleuses, qui, dans leur marche aérienne & légère, sembloient ne point toucher la terre ; telle elle doit être elle-même ; ou, si vous me permettez une comparaison qui vous soit moins étrangère, j'appliquerai à la Poésie en général, & à la vôtre en particulier, ce

* Allusion à un épisode du *Poème des Fastes*.

* Madame la Duchesse d'Orléans.

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

A vos titres littéraires, vous en avez joint de plus intéressans encore ; ce sont vos qualités personnelles, ces vertus domestiques qui restent cachées tant que le talent demeure obscur, mais que la réputation littéraire éclaire tout à coup & décèle au Public ; qui réfléchissent sur les talens je ne fais quel éclat plus doux, préparent plus sûrement des triomphes, les font chérir même à la rivalité & pardonner même à l'envie.

On a aimé dans vous jusqu'à cette franchise d'un Ecrivain de bonne foi, qui, sans bleffer la vanité des autres, leur laisse apercevoir le sentiment qu'il a de ses propres forces ; franchise bien supérieure à cet amour-propre timide & honteux, qui, craignant de se laisser pénétrer, garde un dépit secret à quiconque ne vient pas au devant de lui, & ne le dispense pas de sortir de son adroite obscurité.

Cette manière de penser & de sentir vient de se montrer encore dans le beau discours que nous venons d'entendre. Comme homme de Lettres, vous y

avez parlé avec noblesse de vous-même; comme ami de l'humanité, vous y avez parlé avec intérêt & avec attendrissement de la perte qui vient d'affliger toute l'Europe. Permettez que je joigne mes regrets aux vôtres; votre triomphe n'en peut être obscurci ni attristé. La douleur qu'inspire la mort des grands Hommes, & Marie-Thérèse en fut un, est toujours mêlée de quelque chose de consolant. Au sentiment de leur perte se joint celui de leur gloire. C'est du milieu de cette nuit de deuil que se lève l'aurore de leur immortalité. Les François, d'ailleurs, ont un motif particulier de consolation: nos yeux, après s'être reposés avec attendrissement sur le tombeau de Marie-Thérèse, se reportent avec plaisir sur ce trône où sa plus noble & sa plus fidèle image brillé des grâces réunies de la jeunesse, de la beauté, & de la bienfaisance. Un membre de cette Compagnie*, également distingué par son rang & par ses qualités personnelles, a porté avec noblesse & avec dignité aux pieds de ce trône le tribut de nos regrets; une voix éloquente, sortie de cette même Académie, va bien-

* M. le Prince de Beauveau.

tôt, aux pieds des Autels, rendre à ces mânes augustes un hommage plus solennel. Entre ces deux éloges, s'il en étoit un qu'on pût placer avantageusement, ce seroient ces paroles mémorables d'un Roi, qu'on reconnoitra aisément: « Elle fut, écrivoit-il, la gloire du trône » & de son sexe; je lui ait fait la guerre, » mais je n'ai jamais été son ennemi ».

Ce peu de mots sur une grande Reine, écrits par un grand Roi à un Philosophe célèbre, & si intéressans à recueillir, parce que c'est faire l'éloge de tous trois, ne seront pas sans doute la moins éloquente des oraisons funèbres de l'Impératrice-Reine.

